HAL
open science

Comptes rendus

Gisèle Chevalier, Nicolas Froeliger

▶ **To cite this version:**

Gisèle Chevalier, Nicolas Froeliger. Comptes rendus. Revue Française de Linguistique Appliquée, 2017, XXII (1), pp.147. 10.3917/rfla.221.0147 . hal-03187101

HAL Id: hal-03187101

https://hal.science/hal-03187101v1

Submitted on 31 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe

Recension par Nicolas Froeliger, Université Paris Diderot, nf@eila.univ-paris-diderot.fr

Tout de même demeure une question : si les oppositions ont disparu, pourquoi ce sentiment diffus que, tout de même, des différences persistent ? De quoi parlons-nous ? De la linguistique et de la traductologie, dont le sous-titre de cet excellent recueil, codirigé par Maryvonne Boisseau, Catherine Chauvin, Catherine Delesse et Yvon Keromnes, nous invite à explorer : « les enjeux d'une relation complexe ». À quelles oppositions faisons-nous référence ? À celle entre les tenants d'une traductologie jalousement indépendante et ceux d'une linguistique intrinsèquement hégémonique, établis en particulier sur la rive contrastiviste du fleuve. Ces divergences avaient aussi leurs motivations historiques – et donc institutionnelles. Elles se sont beaucoup atténuées – et notre opinion personnelle et que les outils informatiques et l'introduction des corpus y ont puissamment contribué –, si bien qu'un Jean-René Ladmiral, dont Pierre Lejeune rappelle ici (p. 71) qu'il fut un antilinguiste chevronné, a pu parler, il y a quelques années, d'un « tournant œcuménique en théorie de la traduction » (*in* Balliu, Christian, dir., *Traduire : un métier d'avenir*, Les Éditions du Hazard, 2008, pp. 11-32). Le gros de son message d'alors : on n'est pas forcément d'accord sur tout, mais au moins, désormais, on se parle et on se respecte. En d'autres termes, on se rapproche des conditions d'un débat véritablement scientifique.

La publication de cet ouvrage, avec le concours des universités de Lorraine de Strasbourg, dans la collection *Traductologie* d'Artois presses université, est donc fort bienvenue en ceci qu'elle permet de faire le point, d'une manière apaisée, en dix articles (dont trois en anglais), sur cette « relation complexe ». L'impression qui domine, par-delà la variété des approches, est celle de l'unité, renforcée par une très solide introduction cosignée par les quatre directeurs, et par la présence en fin de volume d'une bibliographie unique et commune à tous les auteurs (ce qui aura pu dérouter un instant le lecteur des articles individuels).

Cette présentation générale, assez logiquement, se veut topologique : comment situer traductologie et linguistique l'une par rapport à l'autre : « On comprend alors les frottements et les frictions de deux disciplines dont on pourrait penser qu'elles se recouvrent partiellement tout en étant concurrentes » (p. 9) ? L'angle choisi pour cette exploration va néanmoins globalement de la linguistique – ou plus exactement de différentes théories linguistiques – vers la traduction : c'est pratiquement toujours l'étude d'un problème traductionnel, situé dans la littérature, la bande dessinée, la langue de spécialité…, à partir d'une pensée linguistique. Ce qui se ressent nettement dans le plan interne adopté par la plupart des auteurs : fixation du décor linguistique, puis mise en scène du problème traductologique. Le tout est encadré par, au début, deux communications plus théoriques (Jean Szlamowicz et Yvon Keromnes), et en fin de volume par un retour sur l'œuvre et la pensée de Jacqueline Guillemin-Flescher (Maryvonne Boisseau).

C'est donc d'abord Jean Szlamowicz (*Langue, texte, culture : quelques enjeux disciplinaires de l'objet traductif*) qui revient sur le statut épistémologique – fragile, comme on le sait, et qui plus est multiforme et otage d'un débat plus large sur la

notion de scientificité – de la traductologie, pour rappeler très vite « l'asymétrie de[s] objet[s entre linguistique et traductologie] : un système de signes dans un cas, des textes spécifiques et singuliers dans l'autre ». (p. 20) la traductologie, au final (p. 20) serait donc un champ, tandis que la linguistique serait une discipline. Il s'agit ensuite d'explorer les circulations permises par cette asymétrie, ce que l'auteur fait notamment à partir de François Rastier et de ses propres traductions de polars américains. Dans l'ensemble, un article fort éclairant, aux sources traductologiques concentrées sur la langue française, avec un point de fuite : à l'horizon de la traductologie, nous dit l'auteur, se trouve en effet, non pas tant le linguistique que le sociologique et le culturel. C'est exactement, décrit ici avec d'autres moyens, le mouvement qu'a opéré, principalement hors de France, tout un pan de la traductologie depuis les années 90, avec ce que l'on a appelé le tournant culturel.

Dans un deuxième article à visée théorique (*Where Linguistics Meets Translation Theory – A Mootable Point*), Yvon Keromnes entend procéder par réglages successifs de focale : examen métathéorique de la relation linguistique-traductologie, puis passage aux théories issues de la pratique, et enfin examen concret d'une traduction. Le tout en mettant en perspective un grand nombre d'auteurs. Yvon Keromnes en déduit (p. 44) que l'étude de la traduction procède avant tout d'une linguistique appliquée, et que la compréhension de cette opération ne peut que bénéficier des changements d'échelle et de la mise à l'épreuve des hypothèses que peut lui procurer la linguistique. C'est aussi l'occasion, pour lui, de revenir sur les retraductions de Freud entreprises pendant les années 80 sous la direction de Laplanche et Pontalis – et sur les vifs débats suscités par ce projet : faut-il être un expert du domaine pour traduire dans ce domaine, est-ce la langue qui parle à travers l'émergence d'une pensée dans une langue donnée (la référence à Heidegger est implicite mais perceptible), faut-il privilégier une traduction ésotérique (réservés aux spécialistes du domaine) ou exotérique (offerte à tous) ? Réponse à ces trois questions : *non*, mieux vaut se garder d'essentialiser, et plus généralement, considérer que chaque objet traductologique peut être observé au moyen d'un outil linguistique différent.

C'est ensuite Susanne Pauer qui pose la question de la traduction des onomatopées en bande dessinée (*Arbitrariness, Motivation and Iconicity in the Translation of Sound Symbolism in Comics*). Pour bien traduire ces phénomènes, nous dit-elle, il faut essentiellement réfléchir – c'est son titre – au jeu entre leur caractère arbitraire, leur motivation et leur icônicité. Ce qui la conduit à une relecture de Saussure et de Pierce, pour conclure que ces deux derniers facteurs viennent, en l'occurrence et en s'appuyant sur une typologie des onomatopées en bande dessinée, limiter le premier : les onomatopées sont une exception à la règle de l'arbitraire. La réflexion mise en œuvre par ce travail se situe donc clairement en amont de la traduction proprement dite.

Pas moins de cinq articles vont ensuite revenir sur ce qui, depuis Vinay et Darbelnet, constitue le cœur du débat entre linguistique et traductologie : la contrastive. Avec à chaque fois un éclairage distinct. Pierre Lejeune, dans une contribution très didactique (*Structures linguistiques et problèmes de traduction : schémas nominaux renvoyant à la transformation dans le discours de spécialité*), s'attache d'abord à montrer que la traductologie contrastive a encore de beaux jours devant elle, en invoquant notamment Federica Scarpa, pour se concentrer sur « l'expression du

changement d'état de variables » (p. 75) dans un petit corpus parallèle de langue de spécialité. On pense ici beaucoup de travaux de Jean Delisle sur la variabilité des expressions possibles en traduction. Où se situe en effet le danger, pour l'auteur ? Dans « l'influence de l'anglais, que ce soit dans les traductions ou dans les textes originaux en français dont les auteurs sont sans doute perméables aux structures de la *lingua franca* qu'est l'anglais. » (p. 81). Ce qui pose en filigrane la question de la diachronie.

Kate Beeching revient alors sur un problème qui, écrit-elle, préoccupe beaucoup les linguistes : identifier les significations et les fonctions de marqueurs pragmatiques tels que l'anglais *sort of* (*Insights from Contrastive Linguistics: Translating sort of into French*). Il s'agit ici d'en examiner les traductions, là aussi sur la base de différents corpus parallèles, pour déterminer dans quelle mesure celles-ci corroborent l'analyse linguistique de la langue originale. La traduction sert donc ici avant tout d'outil d'élucidation : un moyen de mieux appréhender la langue. Avec toutefois esquissé un retour à ce vieux et néanmoins actuel débat : peut-on considérer que la locution *sort of* constitue une unité de traduction au sens de Vinay et Darbelnet ? En d'autres termes, sa traduction est-elle véritablement un problème pour les traducteurs ? Et partant, les traductions observées ont elles vraiment un pouvoir d'élucidation sur la question posée ?

C'est ensuite Clara Mallier qui va déplorer *La disparition du passé simple dans les traductions de récits à la première personne : enjeux énonciatifs et métalinguistiques.* Elle part pour cela d'une analyse linguistique serrée et comparée du prétérit anglais et du passé composé français, en s'aidant notamment de Benveniste, pour nous rappeler que, oui, ce n'est pas la même chose. Mieux vaudrait donc du calque se garder. Or, ajoute-t-elle, « le passé simple a bel et bien tendance, en raison de son caractère soutenu, à céder progressivement la place au passé composé. » (p. 118) C'est, après Jean Szlamowicz, une nouvelle occasion de puiser dans le corpus des traductions de romans policiers, pour observer les altérations ainsi produites par rapport « à la réalité énonciative du texte anglais » (p. 122). Au final, observe-t-elle, c'est le registre qui l'emporte sur les considérations d'énonciation, au risque d'altérer « notre rapport à la fiction et, à travers elle, au réel » (p. 126).

Yves Bardière procède lui aussi à une analyse linguistique de traductions d'une forme verbale spécifique, cette fois-ci du français vers l'anglais (*L'analyse linguistique au service de la traduction en anglais de l'imparfait narratif français*). Il introduit toutefois, et c'est une originalité dans ce contexte, l'hypothèse de la déverbalisation pour étudier la question de l'orthonymie (Ladmiral aurait ici pu dire de la *dissimilation*) dans la traduction… Ce qui ne le dispense pas d'une analyse fine et guillaumienne de son sujet. Comment, donc, interpréter et traduire l'imparfait vers l'anglais ? La distinction essentielle est ici entre les procès perfectifs et imperfectifs, dont le lecteur aura une perception intuitive, mais dont le linguiste cherchera à explorer les « fondements linguistiques dont le traducteur n'a pas nécessairement conscience » (p. 140). Or, s'il y a choix stylistiques de la part de l'énonciateur initial, mieux vaudrait, pour éviter la déperdition, traduire en pleine conscience du phénomène – du moins de ce phénomène parmi d'autres.

Avec Giovanna Titus-Brianti, on passe au couple de langues anglais-italien : *La linguistique contrastive à l'épreuve de la traduction : réflexions autour de l'évolution*

de la périphrase progressive de l'italien au contact de l'anglais. C'est la figure inversée de la contribution précédente : il s'agissait de produire un texte aussi naturel et fluide que possible ; le problème est maintenant d'examiner « l'influence de l'anglais sur la langue contemporaine italienne » (p. 143). Là encore, la linguistique de corpus est convoquée, afin de dépasser le stade de la simple intuition. Cet article a notamment pour intérêt de fournir nombre de définitions fort utiles pour se repérer dans cet univers complexe. Il faut ensuite observer que les traductions examinées dans le corpus ne sont pas l'œuvre de traducteurs professionnels, mais plutôt de journalistes, peut-être moins au fait des problèmes concrets que pose, justement, la traduction. Ces traductions non professionnelles mais publiées, suggère Giovanna Titus-Brianti, sont ainsi un moyen de pénétration des formes anglaises dans la langue italienne. D'où une réflexion sur l'interférence, et plus précisément sur l'influence syntaxique. La conclusion reste néanmoins optimiste, et tend à « confirmer la relative imperméabilité des langues dans le domaine de la syntaxe » (p. 158).

Intercalé entre les contribution de Kate Beeching et de Clara Mallier, et sans doute placé là parce que les deux articles qui le précèdent faisaient largement appel au corpus, et dans une moindre mesure à la langue de spécialité, Natalie Kübler entend enfin articuler trois domaines : *Langues de spécialité, corpus et traductologie : un manque de lisibilité ?* « Est-il légitime de [les] rassembler […] dans un même projet ? » (p. 99) Poser la question, c'est y répondre ; mais comment ? Le rôle vedette est ici donné au corpus, qui peut, nous dit l'auteure, permettre à la fois une meilleure analyse linguistique et une réflexion statistiquement motivée sur les équivalences possibles. À condition bien sûr de ne pas se tromper de domaine : cette stratégie vaut en premier lieu pour les langues de spécialité. Quel est ici l'apport essentiel des corpus ? Celui-ci : « le sens est abordé d'un point de vue contextuel, et non plus conceptuel. » (p. 102) Ce travail très pédagogique reprend alors pas à pas les définitions et les rapports entre les trois univers qu'il entend articuler, ainsi qu'entre les approches dites, en bon français, *corpus-based* et *corpus-driven* (pp. 102-103) et constitue une mise en perspective fort utile de ces approches par corpus dont le monde de la traduction et de la traductologie commence à prendre conscience de l'intérêt. Et bien sûr, il y a des points aveugles : l'hypothèse d'un troisième code (Frawley repris par Baker), les limites des corpus, et plus généralement d'une approche statistique (traduction automatique incluse) dont le présupposé théorique voudrait que de l'analyse quantitative naisse la qualité. Le tout est d'en rester conscient.

L'article de clôture de ce recueil se veut synthétique, rétrospectif et testimonial : il s'agit de *Lire et relire Jacqueline Guillemin-Flescher*, par Maryvonne Boisseau, qui a en l'occurrence travaillé avec Jacqueline Guillemin-Flescher elle-même. Elle joint à ce travail une bibliographie complète de cette auteure « à la fois largement reconnue et pourtant, à bien des égards, également méconnue » (p. 159), la méconnaissance étant ici, nous dit Maryvonne Boisseau, largement imputable aux traducteurs, eu égard à la problématique prise en compte des phénomènes interculturels par une approche fondée sur la récurrence des faits de discours. Que l'on soit, en tout cas, linguiste ou traducteur, la traduction reste un observable commun et l'objectif est « l'articulation d'une visée théorique et d'une pratique » (p. 162), dans une perspective résolument contrastive, et avec comme visée une « théorie unifiée de la traduction » (p. 164). Il s'agit *in fine* de mettre au jour des « ''schémas discursifs

intériorisés'' […] qui diffèrent d'une langue à l'autre » (p. 167). On perçoit ici en filigrane un horizon de pensée qui débouchera sur la traduction automatique statistique, en même temps, peut-être, qu'un regret : celui de ne pouvoir rendre compte de la singularité par des moyens linguistiques. À l'issue de cet article important et émouvant, qui clôt lui-même le recueil, on n'est pas totalement surpris de retrouver une citation de Katharina Reiss déjà présente en introduction, selon laquelle « la linguistique est et doit rester l'une des sciences fondamentales tutrices de la traductologie » (p. 172).

Nous posions en introduction la question de savoir pourquoi demeure le sentiment d'une différence une fois que l'on a admis, avec l'époque et avec les auteurs de cet utile volume, que linguistique et traductologie, si leur objet et leurs visées sont en grande partie distincts, recouvrent des espaces topologiques largement communs. Peut-être la réponse, au final, se trouve-t-elle dans la façon d'aborder les problèmes. Au risque de caricaturer, les linguistes qui s'intéressent à la traductologie – c'est le cas, nous l'avons vu, de l'essentiel des auteurs ici réunis – auront avant tout tendance à découper leur objet d'analyse au plus près pour en observer le comportement en les soumettant à l'épreuve de différentes théories. Les traductologues pur sucre, au contraire, seraient tentés d'observer leurs phénomènes *in vivo*, avant de tenter prudemment d'en déduire des régularités empiriques. C'est le discret contre le continu, aurait dit Meschonnic. Et le passage qui exprime le mieux le point de rencontre entre ces deux approches respectables et finalement convergentes nous semble se trouver au détour de l'introduction : « ce n'est cependant pas systématique » (p. 16). Et c'est déjà beaucoup.